L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 19 FEVRIER 1884. 57me Année.

A Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS

MARDI 19 FEVRIER 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme douze feuilletons.

EDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme douze feuilletons.

VENTE DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres—bottes, souliers et brodequins.

Par le shérif, sur les lieux, vingt-et-un mulets aux écuries Stonewall Jackson, Nos 132, 134, 138 et 140 rue Baronne.

Le Castle Garden de la Nouvelle-Orléans.

Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud, dit le proverbe. Elle a raison, la sagesse des nations; on ne fait rien de grand ni de bien, qu'en mettant à profit les circonstances que la Providence ou la fortune met à votre disposition. Ce n'est qu'à force d'opiniâtreté que l'homme arrive à vaincre les obstacles qu'il rencontre sur sa route; et c'est là, peut-être, la plus grande qualité, nous dirons volontiers la seule vertu du journalisme. Ce n'est que par persévérance, l'obstination qu'il arrive à faire accepter ses idées, à venir à bout des incrédulités, à entraîner les hésitations, à remporter des victoires, à atteindre le but qu'il poursuit— à une condition, toutefois, c'est qu'il ait la conscience de sa mission, la profonde conviction de la bonté de la cause qu'il défend, ce que l'on appelle la foi.

De quoi s'agit-il encore? de cette grande question d'immigration sur laquelle repose l'avenir de l'Etat, qui préoccupe tous les bons et intelligents Louisianais, et à la solution de laquelle vient de se vouer la plus puissante association agricole et industrielle du pays—l'association des Planteurs sucriers. Ne sont-ce pas là des raisons plus que suffisantes, pour nous déterminer à y revenir, à l'étudier à fond?

Si l'on en croit bon nombre d'esprits prévenus, les tentatives faites en ce moment, sont fatalement condamnées à échouer. Si l'immigration a pris d'autres routes, c'est que la nature des choses et le climat l'ont forcée à agir de la sorte, et rien ne réussira à l'en faire dévier. Pourquoi donc, pendant une assez longue période qui a précédé la guerre de sécession, a-t-elle été si abondante parmi nous? Pourquoi la Nouvelle-Orléans était-elle alors la voie que prenaient, chaque année, des milliers d'européens venant s'établir en Amérique?

La plupart d'entre nous ont été témoins de ce fait, qui donne un démenti formel au préjugé que nous combattons. Ce n'est pas le défaut de ressources de l'extrême Sud qui en a détourné les étrangers, car nous avons autant de terres que l'Ouest et le Far West; elles sont pour le moins aussi fertiles, et les différents genres de culture auxquels nous nous livrons rapportent davantage.

Ce n'est pas non plus la crainte du climat, puisque, depuis bon nombre d'années, nous voyons les étrangers affluer dans l'Amérique du Sud, dans la République Argentine, dans des centres de population moins salubres que notre ville, et plus exposés aux fièvres épidémiques. Mais fiers, jadis, des esclaves, dont la main-d'œuvre nous coûtait fort peu et nous procurait d'abondants revenus, nous avons fait alors un froid accueil aux européens, qui ont levé leurs tentes et s'en allèrent les planter ailleurs.

Pendant que New-York offrait de grands avantages aux immigrants et construisait, embellissait, pour eux, un local immense et confortable, nous ne faisions absolument rien pour les recevoir. Puis, sont venues les compagnies de chemins de fer qui, ayant, dans l'Ouest, d'immenses concessions de terres dont ils voulaient tirer parti, ont fait, dans toute l'Europe, une active propagande en faveur de ces régions. Voilà pour les Etats-Unis.

En ce qui concerne l'Amérique du Sud, la République Argentine, la Plata, à quoi est dû leur succès? Uniquement à la façon dont l'Européen y est accueilli, à son arrivée. Bien souvent, on lui paie son passage. Quand il débarque, les fonctionnaires du gouvernement sont là, pour le guider dans ses premières démarches, pour le protéger contre les exploiteurs qui infestent tous les ports d'immigration. Du navire, il passe dans un vaste établissement, où un logement lui est préparé, où il trouve une bonne nourriture. Il a cinq grandes journées devant lui pour prendre ses renseignements, pour s'orienter, pour se rendre à l'intérieur du pays; il n'a pas un sou à débourser, tout lui est fourni à titre gratuit.

Ne croyez pas, pourtant, que le gouvernement le laisse s'endormir dans les douceurs du far niente; à l'expiration des cinq jours, il lui faut se nourrir, à son compte, mais le gouvernement ne se croit pas en droit de l'abandonner; il lui fait payer cinquante sous par jour, les enfants paient moitié prix. Pendant ce temps-là, les agents de l'autorité l'interrogent sur ses intentions, sur le métier qu'il est capable d'exercer.

Si un contrat est signé, ils veillent à ce qu'il soit fidèlement observé par les deux parties, sans favoriser ni l'une ni l'autre, mais en n'oubliant jamais qu'ils doivent appui et protection au faible. Si l'immigrant pénètre dans l'intérieur, le transport se fait aux frais du pays, qui ne le perd des yeux, qui ne le livre à lui-même que quand il est bien installé, quand il est satisfait de sa situation, et que l'avenir semble assuré pour lui.

Faut-il s'étonner, après cela, de ce que tant de français, pour ne parler que des émigrants de cette nationalité, nous aient abandonné pour aller, dans ses contrées éminemment hospitalières, chercher une fortune, une aisance, tout au moins, qu'offrait spontanément à eux?

Non, mille fois non, ce n'est pas le climat, ce sont encore moins les avantages naturels de l'Ouest, du Far West, des républiques de l'Amérique du Sud, qui leur ont procuré l'abondante immigration dont ils jouissent et profitent; ce sont les populations, ce sont les compagnies, ce sont les gouvernements qui ont tout fait; c'est le Castle-Garden de New York, de Buenos Ayres, de Montevideo; ce sont les facilités, les avantages de toutes sortes offerts, ici, par les compagnies de chemins de fer, là par les agents du gouvernement, qui ont déterminé la direction qu'a prise l'immigration, et lui ont tracé sa route. N'en cherchons pas les causes ailleurs; elles sont là toutes; et nous n'obtiendrons le moindre succès, qu'en imitant le Nord et le Sud, qu'en suivant les exemples qu'ils nous ont donnés.

En admettant que nous ne soyons pas en état de déployer le même zèle, de faire les mêmes dépenses, d'employer autant d'agents que la République Argentine ou la ville de New York, ne pouvons-nous suivre leurs traces, ne fût-ce que de loin? S'il nous est interdit de voter, comme l'a fait la Législature de New York, en 1882, pour maintenir la Commission d'immigration, la somme de $200,000, dont près de $50,000, rien que pour protéger l'étranger à son débarquement, pour le recueillir, à la première heure, pour lui procurer de l'emploi et le diriger vers l'intérieur, travaillons dans des proportions plus modestes, mais faisons quelque chose, dans la même sens, et fait sons-le franchement, sans détour, sans arrière-pensée.

Croit-on que le jour où le Français, l'Allemand, l'Italien, l'Espagnol, apprendront, du fond de leur pays, qu'ils s'apprêtent à quitter, que la Nlle-Orléans les attend, et qu'elle a à peu près tout ce qu'il faut pour les bien recevoir, pour les diriger dans leurs recherches, et les transporter sûrement dans les localités où ils ont l'intention de s'établir, ils n'essaieront pas de prendre le chemin du golfe, au lieu de celui de New York ou de la République Argentine? Ils le feront, sans nul doute, ne fut-ce qu'entraînés par l'attrait de la nouveauté et par le désir, si naturel à l'étranger qui cherche fortune, d'aller s'installer sur un terrain nouveau, que l'immigration n'a pas encore exploité, encore moins usé?

N'est-il pas triste de constater à l'actif du port de New York, en 1883, 603,322 immigrants, tandis que la Nouvelle-Orléans n'a à en enrégistrer que 1,707? et cela, quand, sur des entrées s'élevant à près de 800,000 tonnes, nous comptons plus de 315,000 tonnes de lest? C'est là ce qui explique le fait étrange que, sur une exportation de $94,838,634, nous ayons une misérable importation de $9,596,702.

Il est donc de l'intérêt le plus évident des compagnies de lignes de vapeur de nous aider dans cette œuvre de progrès; elles ont un gain énorme à en tirer, et leur traversée d'Europe à la Nouvelle-Orléans, qui leur est toujours à charge, deviendrait, ainsi, pour elles, une source de bénéfices; elles feront, pour nous, de grand cœur, ce que les compagnies de chemins de fer ont fait pour le port de New York.

Quel motif peut donc nous faire hésiter, un seul instant, et que ne nous lançons-nous immédiatement dans le mouvement qui doit régénérer notre pays?

MORT DE M. PIERRE MICHEL LA PICE. — C'est avec un sentiment de peine bien sincère que nous apprenons la mort de M. Pierre Michel LaPice de Bergondy, survenue dimanche 17 février, sur l'habitation Lauderdale, paroisse St-Jacques.

Quand de tels hommes s'en vont, ce ne sont point seulement leurs familles, leurs amis, qui sont frappés, c'est une communauté entière qui est atteinte.

M. La Pice était né à St Domingue, cette terre privilégiée dont les révolutions enrayent le mouvement, la prospérité, et qui a donné à la Louisiane tant de citoyens excellents, distingués, à peu près tous, par le caractère et par le talent, et qui, comme règle générale, semblaient défier les années.

Celui dont nous enregistrons ici tristement la perte, a suivi cette règle commun. Il meurt à quatre-vingt-sept ans, dont quatre-vingts ont été vécus en Louisiane.

Cette vie ne s'est pas signalée seulement par de longues années, mais aussi par le travail, par le dévouement au pays d'adoption. Travail opiniâtre, constant et par dessus tout intelligent et fécond. Travail qui ne se poursuivait pas seulement au profit de celui qui s'y livrait et des siens, mais qui avait également en vue les intérêts de la Louisiane.

En effet, souvenez-vous. L'amélioration de l'agriculture, principalement de la culture de la canne dans notre Etat, le moyen de la rendre plus productive, plus opulente encore en naturalisant ici certaines espèces, tel fût le principal objectif de M. La Pice.

Nous ne pouvons l'publier; déjà fort avancé en âge, M. La Pice, dont l'énergie ne se démentit jamais, semblait retrouver son énergie de jeune homme pour continuer son œuvre favorite.

Sans se préoccuper des fatigues de la route, laissant *ce home* qui nous devient presque aimable comme l'air respirable lui-même, quand nous arrivons à une certaine période de notre carrière, se beau vieillard dont nous avons encore devant nous la typique et vénérable tête blanche, se mettait en voyage, allait, seul, fort de sa volonté, aux pays lointains, y faisait des études sérieuses, éclairées par une immense expérience; et il en rapportait à la Louisiane un plant précieux et donnait, au retour, une impulsion nouvelle à l'industrie sucrière.

Cette activité dévorante, il l'a conservée jusqu'aux derniers moments. Plus qu'octogénaire, il avait encore des bonfêtes, des rayonnements de jeunesse; sa mémoire demeurée fidèle, obéissante, en faisait un causeur toujours intéressant, et tous ceux qui l'entouraient, se plaisaient à lire dans le livre ouvert de sa vie bien remplie, utile au plus haut degré.

A le voir par nos rues marcher, le pied sûr, le corps droit, la tête haute, le regard plein de lumière toujours, on croyait volontiers, on espérait surtout qu'il fournirait un siècle. Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi!...

Nous ignorons quel est le mal qui a emporté M. La Pice. Nous espérons que la fin sera venue pour lui sans secousses, sans souffrances, et qu'il se sera éteint dans le calme que donne le sentiment du devoir accompli, et entouré de ses enfants, de tous les siens, qui ne seront pas seuls à se désoudre devant cette tombe. De nombreux amis y porteront ou lui enverront aussi leur souvenir ému. Nous sommes de ceux-là.

ACADEMIE DE MUSIQUE—Dimanche, le rôle de Gilberte a valu un succès à Mlle Rhéa dans *Frou-Frou*. Par malheur la salle était assez pauvrement garnie. L'attention avec laquelle on l'a écoutée a dû lui prouver que notre public veut bien se rendre compte de sa personnalité artistique dont on s'est fort occupé aux Etats-Unis et au Canada, son pays natal, croyons-nous.

Les bravos et les rappels lui ont été le témoignage manifeste de l'excellent effet produit par elle sur son auditoire dans cette première soirée.

Quant à la seconde où a été reprise la comédie de Sheridan, *School for Scandal*, nous n'avons pu y assister, à notre vif regret. Nous prendrons notre revanche ce soir dans *Adrienne Lecouvreur*, car il serait imprudent de juger, sur une épreuve unique, une artiste occupant le rang de Mlle Rhéa.

C'est sans doute M. Wm. H. Harris qui remplira le rôle de Maurice de Saxe; nous espérons qu'il y trouvera des accents plus émus que dans celui de Henri de Sartorys, où le mot paraissait se figer à ses lèvres.

Le bieg que nous avons là de ce comédien, ne nous permet pas de penser qu'il transporte parfois cette froideur qui il glissait le personnage du mari méconnu, outragé, brisé, blessé mortellement par l'être pharmant dont il avait fait sa vie.

Horsford's Acid Phosphate.

Pour la dyspepsie.

Le Dr W. H. Holloway, de la Nouvelle-Orléans, La., dit: "Je l'ai trouvé un excellent remède pour un état débile du système, causé par la tension des nerfs et le perte d'énergie"

Les vins de la Nouvelle-Orléans.

Quelle heureuse idée a eue M. Ch. Cavaroc, de se lancer dans la fabrication des vins de raisins secs, et de doter ainsi la Nouvelle-Orléans d'une industrie nouvelle, éminemment fructueuse et appelée à un très bel avenir?

Nous avons assisté à sa naissance, nous en avons vu les premiers essais; nous avons été témoins des doutes qui l'accueillaient, des dédains des connaisseurs, vrais ou prétendus tels, qui, dès les premiers jours, condamnaient l'entreprise.

A cette époque-là, il y a un an à peine, M. Cavaroc, malgré sa confiance, inébranlable et parfaitement légitime, dans l'excellence de l'affaire, apportait beaucoup de réserve dans ses opérations, beaucoup de modestie dans ses ambitions; il était le terrain, il n'était pas sûr de conquérir pour ses produits la vogue qu'ils méritaient. Il ne suffit pas toujours de bien faire dans le monde commercial; il faut encore, et surtout, forcer les populations à adopter les articles que l'on fabrique, et c'est cela seulement qui constitue le succès.

Comme la situation est changée, aujourd'hui!

Le réussite a dépassé toutes les espérances de M. Cavaroc. Ses vins de la Nouvelle-Orléans sont en active demande; ils ont conquis leur droit de bourgeoisie; on les voit sur beaucoup de tables; ceux-là mêmes qui affectaient, jadis, pour eux, le plus profond dédain, les dégustent.

Une compagnie s'est formée pour leur exploitation en grand; elle est composée de l'élite de nos négociants et hommes d'affaires, MM. A. Carrière et fils, D. A. Chaffraix, Gilbert H. Green, A. A. Lelong, C. Cavaroc et fils, et Gus Pitot.

C'est qu'en effet, la fabrication en est arrivée, aujourd'hui, à un état remarquable.

Nous ne prédisons donc plus, cette fois, nous annonçons la réussite complète de cette entreprise, et son entrée dans une phase nouvelle, celle de la vogue et des grandes affaires. Nos félicitations sincères à MM. Ch. Cavaroc et fils.

LES ARTISTES FRANÇAIS—La représentation de dimanche, qui peut-être avait été annoncée un peu tard, n'avait pas rempli à l'Opéra la foule que nous aurions été heureux d'y voir. Néanmoins on pouvait augurer de cette salle que l'appel des artistes français, si modestement, si discrètement fait, a éveillé beaucoup de sympathies. Ces sympathies grandiront, nous le croyons, et elles s'accentueront davantage après les soirées, quand soirées, bals, mascarades n'absorberont plus les gourmands de plaisirs.

La seconde interprétation de *La Grande Duchesse, au-delà* de la rampe, a mieux marché que la première, et le public a largement tenu compte à ces artistes qui, au milieu de préoccupations dont la gaîté n'est pas précisément folle, ont voulu si promptement, si convenablement, l'une des opérettes les plus importantes du répertoire d'Offenbach. Il faut louer sans réserve ceux qui tirent pareil parti de moyens d'action si bornés.

Il y a un succès de rire; on s'est fort amusé aux reprendre naturellement sa rectitude et aux prétendus tels, qui, dès les premiers jours, condamnaient l'entreprise.

Quel motif peut donc nous faire hésiter, un seul instant, et que ne nous lançons-nous immédiatement dans le mouvement qui doit régénérer notre pays?

MORT DE M. PIERRE MICHEL LA PICE. — C'est avec un sentiment de peine bien sincère que nous apprenons la mort de M. Pierre Michel LaPice de Bergondy, survenue dimanche 17 février, sur l'habitation Lauderdale, paroisse St-Jacques.

Quand de tels hommes s'en vont, ce ne sont point seulement leurs familles, leurs amis, qui sont frappés, c'est une communauté entière qui est atteinte.

M. La Pice était né à St Domingue, cette terre privilégiée dont les révolutions enrayent le mouvement, la prospérité, et qui a donné à la Louisiane tant de citoyens excellents, distingués, à peu près tous, par le caractère et par le talent, et qui, comme règle générale, semblaient défier les années.

Celui dont nous enregistrons ici tristement la perte, a suivi cette règle commun. Il meurt à quatre-vingt-sept ans, dont quatre-vingts ont été vécus en Louisiane.

Cette vie ne s'est pas signalée seulement par de longues années, mais aussi par le travail, par le dévouement au pays d'adoption. Travail opiniâtre, constant et par dessus tout intelligent et fécond. Travail qui ne se poursuivait pas seulement au profit de celui qui s'y livrait et des siens, mais qui avait également en vue les intérêts de la Louisiane.

En effet, souvenez-vous. L'amélioration de l'agriculture, principalement de la culture de la canne dans notre Etat, le moyen de la rendre plus productive, plus opulente encore en naturalisant ici certaines espèces, tel fût le principal objectif de M. La Pice.

Nous ne pouvons l'publier; déjà fort avancé en âge, M. La Pice, dont l'énergie ne se démentit jamais, semblait retrouver son énergie de jeune homme pour continuer son œuvre favorite.

Sans se préoccuper des fatigues de la route, laissant *ce home* qui nous devient presque aimable comme l'air respirable lui-même, quand nous arrivons à une certaine période de notre carrière, se beau vieillard dont nous avons encore devant nous la typique et vénérable tête blanche, se mettait en voyage, allait, seul, fort de sa volonté, aux pays lointains, y faisait des études sérieuses, éclairées par une immense expérience; et il en rapportait à la Louisiane un plant précieux et donnait, au retour, une impulsion nouvelle à l'industrie sucrière.

Cette activité dévorante, il l'a conservée jusqu'aux derniers moments. Plus qu'octogénaire, il avait encore des bonfêtes, des rayonnements de jeunesse; sa mémoire demeurée fidèle, obéissante, en faisait un causeur toujours intéressant, et tous ceux qui l'entouraient, se plaisaient à lire dans le livre ouvert de sa vie bien remplie, utile au plus haut degré.

A le voir par nos rues marcher, le pied sûr, le corps droit, la tête haute, le regard plein de lumière toujours, on croyait volontiers, on espérait surtout qu'il fournirait un siècle. Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi!...

Nous ignorons quel est le mal qui a emporté M. La Pice. Nous espérons que la fin sera venue pour lui sans secousses, sans souffrances, et qu'il se sera éteint dans le calme que donne le sentiment du devoir accompli, et entouré de ses enfants, de tous les siens, qui ne seront pas seuls à se désoudre devant cette tombe. De nombreux amis y porteront ou lui enverront aussi leur souvenir ému. Nous sommes de ceux-là.

ACADEMIE DE MUSIQUE—Dimanche, le rôle de Gilberte a valu un succès à Mlle Rhéa dans *Frou-Frou*. Par malheur la salle était assez pauvrement garnie. L'attention avec laquelle on l'a écoutée a dû lui prouver que notre public veut bien se rendre compte de sa personnalité artistique dont on s'est fort occupé aux Etats-Unis et au Canada, son pays natal, croyons-nous.

Les bravos et les rappels lui ont été le témoignage manifeste de l'excellent effet produit par elle sur son auditoire dans cette première soirée.

Quant à la seconde où a été reprise la comédie de Sheridan, *School for Scandal*, nous n'avons pu y assister, à notre vif regret. Nous prendrons notre revanche ce soir dans *Adrienne Lecouvreur*, car il serait imprudent de juger, sur une épreuve unique, une artiste occupant le rang de Mlle Rhéa.

C'est sans doute M. Wm. H. Harris qui remplira le rôle de Maurice de Saxe; nous espérons qu'il y trouvera des accents plus émus que dans celui de Henri de Sartorys, où le mot paraissait se figer à ses lèvres.

Le bieg que nous avons là de ce comédien, ne nous permet pas de penser qu'il transporte parfois cette froideur qui il glissait le personnage du mari méconnu, outragé, brisé, blessé mortellement par l'être pharmant dont il avait fait sa vie.

Horsford's Acid Phosphate.

Pour la dyspepsie.

Le Dr W. H. Holloway, de la Nouvelle-Orléans, La., dit: "Je l'ai trouvé un excellent remède pour un état débile du système, causé par la tension des nerfs et le perte d'énergie"

LOUISIANE.

Le Meschacébé, paroisse St. Jean Baptiste, du 16 février:

Mercredi soir, après une pluie copieuse, le vent est passé subitement au nord et la température, si chaude depuis la fin de janvier qu'elle faisait croire au retour du printemps, a été vivement modifiée, à tel point qu'hier matin nous jouissions d'une gelée blanche. La quinzaine chaude que nous venons de traverser avait encouragé la végétation et les planteurs sucriers ont pu constater avec bonheur que les cannes, tant les souches que les plants, étaient parfaitement saines et bourgeonnaient admirablement. Si le reste de l'hiver n'est pas trop rigoureux, la récolte débutera sous les augures les plus encourageants.

—Le shérif Webre a reçu du chef de police Rowley de la Nouvelle-Orléans une lettre qui lui annonce l'arrestation dans cette ville d'Amos Seaton qui, en septembre 1882, dans un bal de personnes de couleur donné à la salle Cureau, tua Abraham Veal. Seaton s'esquiva le même soir et depuis on n'avait plus entendu parler de lui. Le grand juri avait trouvé un bill contre l'assassin à l'époque, mais faute de pouvoir le trouver, l'affaire en était restée là. Le shérif Webre s'est rendu en ville hier pour réclamer Seaton.

L'Observateur, St-Martinville, du 16 février:

Enfin nous pouvons le dire, sans nous tromper de beaucoup, que nous aurons cette année un printemps prématuré. Nous jouissons depuis la quinzaine de véritables journées printannières; les arbres fruitiers bourgeonnent, ou pour mieux dire, en certains endroits sont en fleurs, l'herbe pousse rapidement, tout annonce en un mot, que l'hiver est fini. Les planteurs sucriers, profitent des beaux temps, ils plantent actuellement avec beaucoup d'activité. Le plant de canne en général, est considéré très bon.

—Dans la matinée du 12 courant, Mlle Léontine Jackson, demeurant chez M. Terville Bienvenu, en passant dans une chambre, aperçut sur le manteau de la cheminée un pistolet. Jugeant qu'il était imprudent de laisser l'arme en cet endroit, elle s'en empara, mais au moment où elle s'éloignait le coup partit, la balle lui perça le pouce de la main gauche, indigent, fort heureusement, qu'une blessure douloureuse, mais non dangereuse.

—Décédé, à Vermillionville, le 9 courant, M. Sidney Mouton.

M. Mouton était un digne représentant de cette vieille race créole qui disparaît chaque jour. Il était un des derniers jalons qui relient la génération actuelle aux vieux anciens que nous regrettons toujours. Laborieux, économe, d'une probité hors ligne, d'une bravoure exceptionnelle, il ne voulait devant lui ployer l'injustice. Il emporte les regrets de toute une communauté qui avait su apprécier ses rares qualités et qui lui témoigna toujours le plus grand respect et la plus grande admiration.

Le Pionnier de l'Assomption, du 16 février:

L'hiver ne nous a pas encore laissés. Mercredi dernier, il s'est opéré un changement soudain dans la température, et, en quelques minutes, le temps, très doux depuis plusieurs jours, s'est transformé; dans la nuit, il y a eu une forte glace.

—Le bayou a monté avec une rapidité effrayante, ces jours derniers, et, d'après les plus récentes nouvelles de l'Ouest, cette crue va continuer encore. Veillons à nos levées!

—Le Dr. Jos. H. Pugh, un brave et digne citoyen de notre paroisse, est mort dimanche dernier, 10 courant, à Napoléonville, à la résidence de son gendre, John R. Shepherd, à l'âge de 68 ans. C'était, croyons-nous, l'aîné des fils d'Augustin Pugh et le frère de M. Franklin Pugh, qui l'a précédé de quelques jours dans la tombe, du Dr. John Pugh et de George Pugh. Il était aimé et estimé de toute la communauté.

—Deux autres décès à enregistrer. Notre concitoyen Wm. A. Robert a eu la douleur de perdre, lundi dernier, 11 courant, un enfant d'un mois, et M. P. E. Thibodaux a perdu, ce matin, un enfant âgé d'environ deux mois. Nos compliments de condoléance aux parents de ces deux petits chérubins.

Le Journal d'Ibérie, du 16 février:

—Mardi dernier, il a fait un temps affreux, accompagné de pluie, et depuis nous avons encore eu des froids piquants. Aujourd'hui le temps est au beau et nous avons espoir qu'il n'y maintiendra ainsi pendant quelques jours.

—Marié, mardi dernier, dans la paroisse St Martin, M. Raphael Segura et Mlle Louise Bouligny. Nous souhaitons aux jeunes époux une vie pleine de bonheur,

—Marié, le 12 du courant, dans notre ville, M. Charles H. Lee et Mlle Dora Weeks. Nous leur souhaitons une longue vie de bonheur et de prospérité.

Le Herald, paroisse St-Charles, du 16 février:

Avec ce numéro, nous entrons dans notre onzième année d'existence, et dans la seconde de notre nouvelle direction. Nous croyons avoir amélioré ce journal, au point de vue de l'impression, des annonces et des nouvelles. Nous épargnerons rien dans l'avenir, pour mériter les encouragements que nous ne cessons de recevoir.

L'Abeille félicite le *St Charles Herald* de sa réussite, et lui souhaite longue vie et prospérité.

—La levée qui fait face à l'habitation Ashton, située juste au-dessous de Hahnville, est, actuellement, dans le meilleur état. La batture est fortifiée par un fort abattis de saules, fait sous la direction de M. J. S. Brady.

Presque toutes les cannes sont plantées et les souches poussent vigoureusement. Il y aura, cette année, sur l'habitation Ashton, 1100 acres de cannes.

Le Daily Democrat, Shreveport, du 15 février:

Enorme hausse de la RivièreRouge,—1 pied et 3 pouces, en 24 heures. La Rivière s, maintenant, 21 pieds au-dessus des basses eaux. Tout indique le retour du beau temps.

Le bœuf est rare et cher. Reçu 197 balles de coton, à Shreveport, dans la semaine.

Le Capitolian Advocate, Baton Rouge, du 16 février:

Des ouvriers sont occupés à entasser des pieux le long des remblais du chemin de fer, afin d'y élever un mur de planches, pour les protéger, en cas que les eaux s'élèvent à leur niveau.

Le People's Vindicator, Natchitoches, du 16 janvier:

Le froid nous est revenu et la pluie s'est transformée en verglas. Jeudi matin, il y avait de la glace partout, et partout, nous voyons des inondations; le haut de la Rivière Rouge hausse très-rapidement et la rivière aux Cannes est bien près de passer par dessus ses rives

—Les affaires sont très languissantes parmi nous, mais nous en voyons autant au Nord, au Sud-est et à l'Ouest.

—Mardi dernier, après la pluie torrentielle qu'il y avait eu, le conducteur de la malle est parti pour Provençal. En essayant de passer le bayou Lime Kiln, la voiture a chaviré dans le courant. Le conducteur a pu, à grand'peine et au risque de sa vie, sauver la malle.

Ce chemin est un des plus importants de la paroisse, et, à presque toutes les époques de l'année, il est dangereux à parcourir, il traverse plusieurs bayous qui n'ont même pas de pont. Il faut, au plus tôt, en construire, spécialement sur le bayou Lime Kiln.

—Voici le moment, pour nos autorités, de s'occuper de faire dignement représenter notre paroisse à l'Exposition industrielle de la Nouvelle-Orléans. Natchitoches n'est-elle pas une des plus anciennes villes de l'Etat? Mettons-nous donc énergiquement à l'œuvre.

—Décédée, à l'âge de 80 ans, Mme Elisabeth Walmsley, connue sous le nom de "Tante Betsey," respectée et aimée de tous, surtout des pauvres et des déshérités de la fortune, dont elle était l'ange et la providence.

Pour purifier les vêtements et la toile, étoffes cotes-les avec le "Gloss's Sulphur Soap."

Les "Pike's Toothache Drops" guérissent les maux de dents en une minute

LE Dr HARTMAN,

A l'Hôtel St-Charles, Nlle-Orléans,

Restera ici deux semaines de plus,--jusqu'au 1er mars 1884.

Guérison du strabisme.—Déviation de l'organe visuel combattue efficacement, soit par l'emploi des verres, soit par d'autres moyens, ou en recourant à l'opération.—Extirpation d'une tumeur abdominale.—Guérison de cancers, d'ulcères chroniques et du bégaiement.—Le diabète traité avec le plus grand succès.—Une maladie, considérée par tout le monde comme incurable, rejette ses béquilles après s'en être servie pendant 19 mois.

Redressement de l'organe visuel au moyen de verres.

La fille de M. J. B. S. Sellick, No 41 Carondelet, Nlle-Orléans, âgée de 14 ans, était affligée de strabisme convergent [elle louchait] depuis son enfance. Elle portait des verres depuis cinq ans [avant d'avoir consulté le Dr Hartman] mais n'en obtenait aucun résultat. Elle vint voir le docteur il y a environ cinq semaines. Celui-ci découvrit, en examinant la paire de verres de sa cliente, qu'il y avait insuffisance des deux muscles droits externes. Il la traita pour cette insuffisance, et grâce à ses lentilles françaises d'épreuve [avec lesquelles il peut faire plus d'un million de combinaisons, les adaptant à tous les yeux non malades, de manière à rendre à la vue sa puissance et sa rectitude naturelle], il la munit de verres qui combattent l'hypermétropie, et il en est résulté ceci, que ses yeux, munis des verres ci-dessus, sont déjà parfaitement droits, et qu'au bout de quelque temps l'organe visuel reprendra naturellement sa rectitude et que la jeune ne fille sera plus obligée de porter lunettes. Au début du traitement, le Dr. Hartmann prévint sa cliente qu'il lui faudrait peut être de six mois à un an pour redresser sa vue au moyen de verres. C'est ordinairement le temps nécessaire, mais le cas actuel a été une exception. Est-il besoin de dire que la jeune fille et ses parents sont extrêmement heureux du résultat obtenu et qu'ils en sont très reconnaissants au docteur? Celui-ci dit que la vue peut toujours être redressée au moyens de verres, si on les porte assez à temps, mais qu'aussitôt que se déclare une insuffisance des muscles opposés, on qu'il y a contraction et irritation, avec plus ou moins d'amplyopie d'un œil, le traitement médical devient aussi nécessaire que les verres: il n'y a pas de guérison à attendre sans ce traitement spécial. C'est là un principe qu'ignorent généralement les opticiens et les oculistes, mais le cas que nous venons de relater en démontre la vérité. Le Dr Hartman n'opère qu'environ la moitié des personnes affligées d'strabisme et qui se confient à ses soins; il n'emploie pour l'autre moitié que des verres et les moyens indiqués pour le cas de Mlle Sellick.

Quand la déviation de l'organe visuel est devenue chronique et que l'œil s'est désordonné à'à dans sa position abnormale, il verres, ni traitement médical n'en sauraient prévaloir. Une opération peut seule dans ce cas donner un résultat satisfaisant; elle ne dure d'ailleurs qu'une minute, souvent une demi-minute, et le patient n'en éprouve aucune douleur.

Le Dr Hartman n'administre jamais le chloroforme pour les opérations de l'œil.

L'organe visuel redressé par l'opération.

M. Franklin Metz, No 1 rue Constance, Nouvelle-Orléans, louchait depuis son enfance, c'est-à-dire depuis trente ans. Ses yeux s'étaient si bien établis dans leur position anormale qu'il n'y avait le besoin d'aucun secours. Il souffrait fréquemment du dos et urinait plus souvent qu'à l'ordinaire. Je ne m'inquiétai pas de mon état avant que les douleurs de devinssent très violentes et que le besoin d'uriner se fît sentir à tout instant. Les douleurs aux jambes et dans le dos m'empêchaient souvent de marcher ou me faisaient boiter. Je consultai un des premiers médecins de cette ville, et suivis son traitement pendant une année, sans cependant en avoir éprouvé le moindre soulagement. Les cinq dernières années, j'ai consulté les médecins les plus en renom ici, mais n'ai été soulagé que par certains sans avoir définitivement été guéri de mes douleurs.

Mes membres s'enflèrent et s'ulcérèrent à tel point qu'il m'était impossible en m'asseyant, ce les gonler. Les médecins déclarèrent que j'avais le diabète. Je fis usage de médicaments patentés nautement recommandés, mais qui ne me donnèrent aucune satisfaction. J'avais renoncé à toute espérance d'être rendu à la santé, lorsque des avis de journaux tirèrent mon attention; ils étaient relatifs à des cures par le Dr Hartman à l'Hôtel St Charles de personnes dont les noms et les adresses étaient indiqués. Je me renseignai à ce sujet et trouvai exactes toutes les assertions faites dans ces avis publiés sous forme de lettres. J'allai donc consulter le docteur qui me laissa quelque espoir de guérison. Il n'y a pas six semaines que je le mets, tais à suivre son traitement, et voilà que le me trouve si bien, que même me douait je pas me trouver encore mieux, ne me donnerai pas ma bonne fortune pour deux fois la somme qu'elle m'a coûtée. Douleurs et œdème ont disparu; je ne ressent plus de douleurs aux jambes ont diminué de beaucoup. Au lieu d'uriner trois fois quinze minutes comme avant, je n'urine plus qu'une fois toutes les trois heures dans la journée et qu'une fois ou deux dans la nuit. Je sais qu'il me guérira. N'hésitez pas à aller le consulter, ne l'oubliez pas charlatan. Si vous croyez à la supercherie, et croyez plutôt à une réclame qu'à un récit vrai, venez me voir, et le doute disparaîtra de votre esprit.

Béquilles mises de côté.

Mme Robert Gooch, de Pattersonville, paroisse Ste Marie, La., souffrait d'un mal au genou (synovitis chronique) depuis trois ans; elle avait tout essayé en vain pour se guérir. Elle ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide de béquilles dont elle se servait depuis dix-neuf longs mois. Les médecins aux soins des quels elle s'était confiée, ne lui donnaient aucun espoir de guérison. Et lorsqu'elle parla de se soumettre au traitement du Dr Hartman, tout le monde voulut l'en décourager, prétendant qu'il y avait sottise à dépenser son argent; qu'elle avait fait appel à la science des hommes les plus éminents du pays. Même après qu'elle eut commencé le traitement du Dr Hartman, on chercha à la décourager. Mais sa foi était solide; elle espérait, pour voir un jour, avec les soins du Dr Hartman, se défaire de ses béquilles.

Il n'y a que cinq semaines qu'elle connaît le médecin en question, mais un appareil ingénieusement construit par celui-ci lui permet de marcher sans béquilles. Il est vrai qu'il n'y a là qu'un pas dans le chemin de la guérison, mais ce pas est le résultat le plus consolant. Il est peu près certain que dans le courant de l'année, la jambe sera rendue à son état normal. Voilà un témoignage de nature à intéresser toute famille où il y a des enfants ainsi affligés. On saura que tout jeune enfant traité à temps peut être guéri.

Certains médecins peuvent vous engager à ne pas consulter le Dr Hartman ou tout autre (chirurgi n orthopédique), que l'enfant manque de force pour subir un traitement qu'il est trop malade et en danger de mort. L'auteur de ces lignes peut vous affirmer que tel n'est pas le cas. Les enfants estropiés meurent rarement lorsque le Dr Hartman les traite par son procédé nouveau, connu de lui seul. L'adulte ou l'adolescent n'éprouvera aucune souffrance, au contraire, au contraire, un bien-être immédiatement. Aucun des appareils faits par lui ou par ses assistants ne fait souffrir ou ne fait ressentir le moindre gêne. Il diffère des autres appareils en ce qu'il est facile et agréable à porter.

Lettre de client.

"Les cas de guérison cités plus haut de même que ceux déjà mentionnés dans ce journal, ne sont-ils pas suffisants pour convaincre tout le monde que le Dr Hartman est le chirurgien le plus éminent qui soit jamais venu en notre ville? N'a-t-il pas opéré plus que quiconque des cures? N'a-t-il pas donné les noms et les adresses de tous ceux qu'il a guéris, et n'en a-t-il pas publié